

La RTS diffuse *L'Ultim rumantsch*, une série largement tournée en romanche et produite par la RTR



Des convictions à la réalité, le parcours de Ladina (Annina Hunziker) ne sera pas toujours bordé de pétales de roses... RTS

Tempête identitaire dans les Grisons

« AURÉLIE LEBREAU

Série » Ce n'est pas tous les jours que l'on peut voir une série tournée en romanche (et un peu en suisse allemand, aussi). Mardi prochain, la RTS diffusera la seconde série coproduite par la Radiotelevision Svizra Rumantscha (RTR) avec la SSR, *L'Ultim rumantsch* (*Le Dernier des Romanches*, en français), après *Metta da fein*. Objet au budget plus que modeste – 1,3 million de francs pour cinq épisodes! –, *L'Ultim rumantsch* écrite et réalisée par Adrian Perez dit beaucoup avec une belle économie de moyens. Pas géniale, mais loin d'être ratée, cette série raconte de façon agréable, et parfois même de manière piquante, les beaux Grisons et, de façon plus générale, notre pays sempiternellement écartelé entre ses montagnes et son morne Plateau, entre ses vallées reculées, le Val Müstair par exemple, et son urbanité, Zurich. A un moment ou à un autre, nous sommes fatalement cernés.

A la mort de GP (Elmar Deflorin), charismatique patron du groupe de presse Medias Grischnas, son fils Gion (Marco Luca Castelli, parfait en quinquagénaire borné et uniquement mû par la rentabilité et les bénéfices) espère bien reprendre l'empire médiatique édifié patiemment, et avec beaucoup de bon sens, par son père. Hélas pour lui, GP voyait les choses autrement. Et c'est sa petite-fille, Ladina (Annina Hunziker) qui, dans le testament, est nommée directrice du *Posta*, le dernier journal en romanche du canton. Ire de son oncle Gion, qui espérait enterrer ce canard poussièreux, produit dans une langue que si peu de personnes parlent – lui-même préférant largement le suisse allemand. Retors, Gion espère alors acheter pour quelques dizaines de milliers de francs le retrait de la jeune Ladina, étudiante à Zurich, activiste écologiste et féministe. Autant d'adjectifs frisant la correctionnelle pour son oncle.

Après quelques hésitations, Ladina choisit pourtant d'honorer la mémoire de son grand-père et se lance: elle va reprendre le *Posta*. Une seule séance de rédaction, quand bien même elle ne connaît encore rien au journalisme, lui suffit pour comprendre que sa nouvelle petite clique de scribouillards ronronne sous un slogan en béton armé: «Vérité, minutie et objectivité». Qu'elle traduit comme un «Caresse consciencieusement ton vieux lecteur dans le sens du poil et tu seras rentré chez toi à 18 heures».

Bouillonnante et pleine de certitudes, comme on peut l'être quand on a moins de 25 ans, Ladina bouscule sa troupe qui, enfin réveillée, parvient à lever un sacré lièvre: des requins de Coire projettent de construire un vaste complexe hôtelier à Lü, dans le Val Müstair – «le dernier trou du monde» –, de l'aveu même des journalistes du *Posta* (Dario Cologna appréciera). Et les esprits de s'échauffer: faut-il bétonner, créer des lits froids, gommer l'âme de cette vallée (si

belle, il faut bien le dire), mais en même temps fournir du travail et des revenus aux habitants de Val Müstair ou, au contraire, les maintenir dans une «réserve d'Indiens» qui enchante les touristes (citadins), attendris par les passages des ours et des lousps?

Choc des points de vue, opposition de la ville et de la campagne: pas de doute, *L'Ultim rumantsch* parle bien de nous, de nos assemblées communales qui ont le don, parfois, d'être houleuses, de nos micro-identités si fortes qu'elles peuvent donner le vertige, de la préservation de nos quatre langues nationales – un ouvrage à remettre sans cesse sur le métier –, de nos difficultés à trouver le juste milieu entre la préservation et l'exploitation de nos paysages. A ces préoccupations locales, Adrian Perez ajoute la thématique du réchauffement climatique, mais aussi celle d'un monde régi par un vieil homme blanc, subitement bousculé par une jeunesse aux idées très différentes, incarnée

ici par une Ladina qui, emportée par sa fougue, devra répondre à cette cruelle question: la fin (la probable disparition du *Posta*) justifie-t-elle les moyens?

Rappelant la Nicole Kidman de *To Die for* (*Prête à tout*) de Gus Van Sant, le personnage de Ladina se révèle d'une belle complexité. Alors que dans ses grandes heures, elle aspergeait de peinture de «méchants» dirigeants, la voici en train de pérorer en blazer, donnant des leçons à tort et à travers, ne se rendant pas compte qu'elle fonce dans le mur en klaxonnant. Au point de se faire asperger elle-même...

Modeste mais bien ficelée, *L'Ultim rumantsch* évite le délayage et les longueurs avec son format resserré (5x30 minutes), très efficace. Parfois un brin caricatural, Adrian Perez se joue néanmoins avec une certaine habileté de nos ennus contemporains, et de nous, petits Suisses, indécis au milieu de nos imposantes montagnes... »

» *L'Ultim rumantsch*, mardi 5 mars, RTS 2, 21 h 05, et déjà sur Play Suisse.

Choc des points de vue, pas de doute, *L'Ultim rumantsch* parle bien de nous

Sur Netflix, *Mad Max* a un cousin, *Badland Hunters*

Film » *Badland Hunters*, une dystopie sud-coréenne s'amuse de la fin du monde. Attention, ça va secouer!

Le cinéma sud-coréen est décidément le nouvel eldorado du cinéma de genre. Si ce dernier n'existe plus réellement sous nos latitudes ni outre Atlantique d'ailleurs, il en va tout autrement au Pays du Matin calme. Là-bas, il n'y a pas de honte à faire des films d'horreur réellement flippants, des thrillers carrément glauques, des westerns qui sentent la sueur et la poussière ou des films d'action

qui vous brisent les côtes. *Badland Hunters* est donc un petit plaisir même pas coupable signé Heo Myeong-haeng. Un nom qui ne vous dira rien puisqu'il s'agit de son premier long-métrage... Pourtant, le cinéaste n'en est pas à son coup d'essai puisqu'il officie comme cascadeur depuis bien longtemps (il apparaît dans *Old Boy* de Park Chan-wook et a réglé les cascades du *Bon, la Brute et le cinglé* de Kim Jee-woon).

Situé dans un avenir proche, ce film dystopique est en quelque sorte la suite non officielle de *Concrete Utopia* sorti



De gros moyens et une photographie léchée au service d'un divertissement déjanté aussi drôle que violent. Netflix

l'année dernière. Le film se concentre sur ce qu'il reste de l'humanité après un tremblement de terre massif qui a ravagé Séoul. Dès lors, les survivants luttent pour trouver des ressources telles que l'eau et la viande, et Nam-san (Don Lee, vu dans le film de zombies culte *Train to Busan*) et Yang Gi-su (Lee Hee-joon) sont ceux qui aident à trouver ces ressources pour leur groupe de survivants. Le peu de paix qu'il leur reste vole en éclats lorsqu'un groupe de voyous envahit leur camp avec la mystérieuse mission d'emmener certains individus.

On l'aura compris, il y a du *Mad Max* dans cette folie post-apocalyptique. Pétri d'humour noir et de violence, *Badland Hunters* bénéficie de moyens techniques lui permettant de créer un monde dévasté vraisemblable. Et c'est bien connu, c'est lorsque le monde s'écroule que les humains révèlent leur vraie nature... Entre action pétaradante et commentaire social, ce long-métrage ravira les fans de ce type de cinéma sans prétention mais usiné avec sérieux et amour. » OLIVIER WYSER

» *Badland Hunters*, sur Netflix, 1 h 47.